

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

- ET -

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$1.00

STRICTEMENT D'AVANCE



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère INSERTION, 10 Cents
Autre " 5 Cents

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

DEUX CENTINS

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 3 DECEMBRE 1887

No 11



LE DEPART DE M. MERCIER POUR ROME

LADÉBAUCHE.—M. Mercier, il m'est impossible de chèque cette valise pour Rome. Elle n'y arrivera jamais en bon ordre. Elle pourrait vous compromettre.

LA NOBLESSE D'AUTREFOIS

Quelles étaient les industries et les branches de commerce auxquelles la noblesse d'autrefois pouvait s'adonner sans déroger?

En Italie, il n'y eut jamais aucune dérogation pour la noblesse qui exerçait un commerce ou une industrie.

Les Ginori, les Capponi, les Médicis eux-mêmes, oui, les Médicis eux-mêmes, qui donnèrent deux reines à la France, ces orgueilleux Médicis qui refusaient le titre de baron, parce que, comme feudataires, ils auraient dû rendre hommage à leur suzerain, ces Médicis tinrent un modeste comptoir d'épicerie, c'était la plus ancienne bottega de l'espèce, à Florence. A côté de l'épicerie ils avaient une pharmacie avec un laboratoire; ils y fabriquaient une huile antitoxi-

que, connue dans l'Europe entière, mais dont la célébrité disparut, quand Cune III de Médicis transféra cette fabrication au palais Pitti. Mais les Médicis furent surtout connus comme banquiers, et, dans cette partie, Laurent le Magnifique éleva sa maison au premier rang; la succursale qu'il avait à Lyon faisait des transactions énormes; aussi, lorsque sous son fils, Pierre de Médicis, Charles VII expulsa les florentins de France, Pierre éprouva-t-il une secousse formidable, qui fut une des causes de sa perte.

Les rois eux-mêmes s'occupaient de transactions commerciales: Ferdinand, roi de Naples, et son fils Alphonse, duc de Calabre, trafiquaient dans les huiles et dans les safrans; ils ne dédaignaient même pas de se servir de la voie diplomatique pour con-

naître plus promptement les cours et faire de meilleures affaires.

Mais l'anecdote la plus amusante est celle qui se rapporte à Guyenne de Montmorency, femme de Louis, duc de Luynes, et qui est empruntée aux *Souvenirs* de Mme Récamier:

Le duc de Luynes, bien que fort riche et d'une naissance illustre, n'émigra point pendant les événements de 1792, et il se retira au château de Dampierre avec la duchesse sa femme et la vicomtesse de Montmorency, sa fille.

La duchesse de Luynes, qui avait été dame du palais de la Reine Marie-Antoinette, dut trouver cet isolement assez étrange, et, dans son caractère viril et original, peut-être a-t-elle regretté de n'avoir pas pris part, avec une brouette, aux travaux de terrassements du Champ de Mars.

Elle était très instruite, savait bien l'anglais et lisait beaucoup. Bien plus, elle imprimait; elle avait fait établir une presse au château de Dampierre, et, non seulement elle était, mais elle avait la prétention d'être un bon ouvrier typographe.

Un jour, elle se rendit avec Mme Récamier, aux Halles de la Grenette, à l'imprimerie de MM. Ballanche père et fils.

Après avoir attentivement et judicieusement examiné les caractères, les presses, les machines, elle relève tout à coup sa robe dans ses poches, se place devant un casier, et, à l'admiration de tous les ouvriers, la duchesse compose une planche fort correctement, fort lestement, sans omettre même, en composant, un certain balancement de corps en usage parmi les imprimeurs de son temps.



LE VIOLON

Paraît tous les samedis.
L'abonnement est de \$1.00 par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents seize cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 3 DECEMBRE 1887

M. MERCIER EST APPELÉ A ROME

PRÉPARATIFS DE DÉPART

ENTREVUE AVEC LADÉBAUCHE

Le public a été plongé dans un tourbillon de stupéfaction en apprenant par la voie de l'Electeur que Sa Sainteté le Pape Léon XIII avait manifesté le désir d'avoir la visite de l'hon. M. Mercier, premier ministre de la province de Québec.

Celui qui fut le plus surpris a été assurément M. Mercier.

Comme ses médecins lui avaient recommandé de faire un voyage en Europe afin de se débarrasser des tracasseries de la politique il n'hésita pas à entreprendre le voyage.

Sa première pensée fut ensuite d'aller trouver notre collaborateur Ladébauche qui a l'habitude de se rendre à Londres ou à Rome une dizaine de fois par année.

Ladébauche avec son habitude des voyages au long cours ne pouvait que lui donner des conseils très judicieux.

L'entrevue entre le premier ministre et notre collaborateur a eu lieu hier, et voici à peu près la conversation qu'ils ont eue ensemble :

Ladébauche.—M. Mercier, êtes-vous bien sûr d'abord que notre Saint Père vous a fait appeler à Rome ?

M. Mercier.—Comme de juste, puisque je vous dis que j'ai vu ça dans l'Electeur, un journal qui dit toujours la vérité. Si vous ne me croyez pas, lisez cette lettre venant de Rome. C'est une invitation de la part d'un des camériers de Sa Sainteté.

M. Mercier passa ensuite à M. Ladébauche le document suivant rédigé en latin :

Rôma 15 Nov. 1887

"Illustre Canadiensis.

In apprenando quod eratis homo providentiae in provincia Quebeci non possumus resistere envie videndi te in Româ. Fac paquetum butini tui, et non perde unam minutam. Arriva ! tu eris receptus hic sicut unum brickum.

"Secretarius."

Je donnai à M. Mercier une traduction de la lettre de Rome :

"Illustre Canadien,

En apprenant que tu étais l'homme de la providence dans la province de Québec, nous ne pouvons pas résister à l'envie de te voir à Rome. Fais un paquet de ton butin et ne perds pas une minute. Arrive ! tu seras reçu ici comme un brick.

Signé,

Le secrétaire."

Après la lecture de cette lettre il n'y avait plus à tortiller ; M. Mercier demanda à La-

débauche quelques conseils pour son grand voyage. Ce qui le chagrinait le plus c'était de laisser ses collègues sans chef pendant trois ou quatre mois. M. Turcotte était un homme à se faire respecter, mais il aurait une misère du diable à venir à bout de M. McShane qui "kickait" chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Ladébauche s'exécuta de bonne grâce et tint le langage suivant au premier ministre :

"Vous allez vous rendre à Rome en plein jubilé et il est de bon genre que vous présentiez à notre Saint Père un beau cadeau à l'occasion de ces fêtes. Ne vous avisez pas de lui donner comme souvenir du gouvernement un volume splendidement relié renfermant tous vos discours et vos articles de journaux. Cela ne ferait pas du tout l'affaire par là-bas. Pour vous faire une niche, quelque Canayen de Rome n'aurait qu'à placer le volume à l'index et alors vous seriez joliment planté. Il serait infiniment préférable de présenter à Sa Sainteté un magnifique missel. Bon, je vois que vous acceptez ma proposition.

"Ne vous arrêtez pas en route pour aller chez madame Victoire. Elle est en plein bordas de ce temps-ci. Elle entre son charbon pour l'hiver et elle n'est pas de bien bonne humeur contre ses gens en Irlande. Elle pourrait vous faire une mauvaise façon.

"Attendez moi à Londres en revenant de Rome et je vous présenterai moi-même à la bourgeoise.

"Le président McGrevy à Paris m'a écrit qu'il aimerait bien à vous rencontrer. Il a pour gendre un nommé Wilson qui s'est permis de faire du "boodlage" avec quelques-uns de ses amis. Il se trouve aujourd'hui dans une mauvaise fixe. McGrevy parle de résigner s'il ne trouve pas quelque moyen de sauver les "boodlers" par quelque "twist." Vous pourriez lui expliquer comment vos amis s'y sont pris à la dernière session de Québec pour le bill de la Commission Royale. McGrevy et Wilson pourraient peut-être y trouver leur profit.

"Si vous voulez être bien logé pendant votre séjour à Rome, je vous recommanderais de vous pensionner dans l'ancien cercle des Zouaves Via del Arco della Chiamella. Si vous voulez vous habituer au menu des Romains, apprenez à manger de la chèvre, du pain sans sel, et des salades faites avec des fleurs de citrouille. Si vous allez dans la basse-cour du Vatican, méfiez-vous du coq de St-Pierre. C'est un coq "game" qui n'aime pas beaucoup les Canadiens qui le taquent. Il a des éperons rudement solides. Avec ces conseils, vous pouvez vous mettre en voyage avec l'assurance d'avoir tout le succès possible."

LES PETITS PRODIGES

Criquet n'est pas un mauvais homme ; il a vendu des cornichons, mais ce n'est pas pour ça que je lui en veux, c'est pour autre chose : vous allez savoir quoi.

Ils m'avaient invité à dîner. J'arrive de bonne heure, vers trois heures, ainsi que j'en avais été prié.

Uranie faisait la raie au dernier Criquet et lui mettait de la pommade à la rose en mon honneur. Les deux autres Criquets, en pantalons blancs un peu longs, sous prétexte qu'ils grandiront, commencent par jouer avec mon chapeau.—un chapeau neuf, sacré matin !—que j'arrache de mon mieux à leurs aimables fantaisies, sans avoir l'air de rien, pour ne pas froisser leur dinde de mère qui les trouve des trésors.

Criquet rentre de course ; il est allé porter du tabac à priser à son oncle invalide, et nous causons en attendant le dîner.

On demande des nouvelles de celui-ci, de celui-là ; je trouve que les petits ont bien bonne mine, et, quoiqu'ils braillent comme des chiens qu'on roue de coups, j'insinue que je les trouve bien sages, qu'il faut bien qu'ils s'amuse ; bref, je me montre plat, parce que je sais par expérience qu'on dîne mieux quand on trouve les enfants gentils.

La mère.—On ne peut pourtant pas leur laisser tout faire, les enfants sont si drôles ; mais, dans le fond, ils nous donnent bien de la satisfaction, au père et à moi.

Moi.—Ah ! ah ! ils apprennent bien, mais... est-ce qu'ils vont déjà à l'école ?

La mère.—Mais comment donc ! Tuteur a eu la croix la semaine dernière, c'est dommage que vous ne soyez pas venu.

Tintin ! veux-tu retirer tes doigts de ton nez ?...

Moi.—Tiens ! tiens ! mais je ne savais pas.

La mère (bas).—On nous a bien recommandé de ne pas trop le pousser, car il est étonnant pour son âge. (Haut.) Vous allez voir : Tuteur, viens ici, mon ange.

Tuteur.—Gnien ! gnien ! gnien !

La mère.—Allons, viens, mon chéri, mère te donnera un gâteau.

Tuteur.—Tu m'f... toujours des rassis !

Le père.—Eh bien ! monsieur, qu'est-ce qui vous apprend à parler ainsi ?

Tuteur.—Eh bien ! c'est toi, tu dis toujours....

Le père.—Allons, c'est bon ! (Bas) Malin comme un singe, quoi !

La mère.—Oh ! les enfants !... ils nous en remontreraient ceuses-là ! Allons, viens, Tuteur, pour faire voir au monsieur.

Tuteur.—Eh bien, de quoi !

La mère.—Voyons, ne te gratte pas comme ça le derrière, c'est inconvenant. Quel est le chef-lieu du département de la Somme ?

Tuteur.—De la... de la Somme, dis ?

La mère.—Oui, mon amour.

Tuteur.—Chef-lieu du département... tu m'donneras un gâteau neuf ?

La mère.—Oui, mon adoré ; voyons, dis bien !

Tuteur.—C'est... c'est...

La mère.—A...

Tuteur.—C'est A... A...

La mère.—Mi... ami...

Tuteur.—Amidon !

La mère.—Non, voyons, dis bien : Ami...

(Bas.) Ami... ens.

Tuteur (hurlant).—Cé Amiens, Amiens ! donne-moi mon gâteau.

La mère.—Tout à l'heure ! Ah ! vous savez, comme ça, en jouant, il oublie, il n'y est pas, mais ça va venir ; quel est le chef-lieu du département de l'Eure ?

Tuteur.—Ah ! ben, si tu m'donnes pas de gâteau !...

La mère.—Tu vas l'avoir, mon mimi ; voyons, dis bien.

Tuteur.—Cé... cé... de l'Eure ?

La mère.—Oui, mon chéri. Hein ! comme il comprend.

Tuteur.—Eh bien ! cé... j'sais pas.

La mère.—Comment, tu ne te rappelles plus ! (Bas.) E...

Tuteur.—E... E...

La mère.—E... Ev...

Tuteur.—Ev... (Beuglant avec aplomb.)

Eventail !

La mère.—Ah ! tu n'es qu'un étourdi, tiens ! vas jouer.

Tuteur.—Et mon gâteau !

La mère.—Tu n'as pas assez bien répondu ; laisse-moi tranquille.

Et Uranie furieuse, rouge de colère, renvoie Tuteur qui beugle ; pour le faire taire, son père lui glisse un sou en cachette.

—Voyez-vous, me dit la mère, c'est toujours comme ça, devant le monde ; quand il joue, il est comme un perdu, il n'y est plus.

—Ça vaut mieux, madame Criquet, répondis-je avec assurance, il ne faut pas les faire mordre trop tôt aux sciences.

—C'est vrai, mais ce qu'ils savent, ils le savent toujours ; n'est-ce pas ?... Dodolphe, lui, comme il a du goût pour le calcul, le père voudrait le mettre astronome, il paraît qu'on a beaucoup à compter dans cette partie là.

Moi.—Je crois bien, il y a tant d'étoiles !

La mère.—C'est toujours ce que je dis ; mais le père dit qu'il s'y fera. Dodolphe, viens, mon ange, tiens ! où as-tu mis les mains ! elles sont jolies !... voyons, réponds : deux et deux ?

Dodolphe.—Deux et deux... qua...

La mère.—Oui, oui, c'est ça dis !...

Dodolphe.—Ça fait quatre.

La mère.—Quatre et quatre ?

Dodolphe.—Quatre et quatre... si... tro... si...

La mère (bas).—Hui...

Dodolphe.—Hein !

La mère.—Dis... huit !

Dodolphe.—Dix-huit.

La mère.—Non. Du reste, c'est moi qui l'ai fait tromper, c'est l'enfant. Autre chose : cinq et neuf ?

Dodolphe.—Cinq et neuf... qua...

La mère.—Cinq et neuf, qua... qua...

Dodolphe.—Caca.

La mère.—Non, cinq et neuf, ça fait qua...

Dodolphe (hurlant).—Caraco !

La mère.—Comment ! enfin, c'est étonnant, Dodolphe, vous ne savez donc plus compter, mais le monsieur dira à ses petits enfants que vous ne savez rien, c'est joli ! voyons, répondez mieux que ça !

Moi.—Oh ! madame, je vous en prie, un dimanche ! les faire ainsi se casser la tête, pauvres enfants, n'ont-ils pas assez de la semaine, ils sont si jeunes !

La mère laisse partir Dodolphe en le suivant d'un regard béatement stupide et mouillé de tendresse, elle trouve beau ce singe qui va toujours trifouiller son nez comme s'il voulait s'arracher de la cervelle ;

je crois en être quitte, quand le père repique à la cérémonie, et m'amène Tintin, pour me réciter la fable pour laquelle il a obtenu un bout de papier carré avec des points verts dessus, ce qui représente dix bons points.

Le père.—Ah ! mais, c'est celui-là qu'il faut entendre, mon vieux, tu vas m'en dire des nouvelles.

—Tintin, dis-nous ta fable du Renard et du Corbeau.

Tintin.—Non, j'veux pas.

Le père.—Eh bien, polisson !

Tintin.—Gnieu, gnieu ! gnieu !

Le père.—D'abord, je t'ai défendu de tirer la langue.

Tintin.—Gnieu ! gnieu ! gnieu !

Le père, moins patient que la mère, allonge une calotte à M. Tintin, qui fait une moue atroce et qui se met à pleurer.

La mère se fâche.

—Imbécile, va, pourquoi le battre, cet enfant !

Le père.—F... moi la paix toi, hein ! je lui f... des gifles si ça me fait plaisir, je veux qu'il m'obéisse.

Et secouant Tintin par le bras, il le campe sur la chaise et lui ordonne de réciter sa fable.

Tintin se décide.

Maître Corbeau sur un... sur un.

La mère (derrière la chaise).—N'arbre perché.

Tintin.—N'arbre penché.

La mère.—Perché !

Tintin.—Perpenché... perpenché... perché...

Le père.—Tenait dans son bec...

Tintin.—Tenait dans son bec...

La mère.—Un fro... un fro...

Tintin.—Un fromage... un fromage... un fromage.

Le père.—Maître Renard par l'odorat liché.

La mère.—Non, l'odeur alléché.

Le père.—Ça ne fait rien ; voyons, Tintin !... faut-il que je recommence ?

Tintin.—Renard... liché.

Le père.—Bien, liché... heu ! voyons donc ! Ah ! enfin continue.

La mère.—Lui tint à peu près...

Tintin.—Ce langage.

La mère.—Ah ! à la bonne heure. Hein ! vois-tu ! papa, comme il a bien dit ça tout seul.

Le père.—Oui, mais d'habitude, il le dit mieux que ça. (bas) Enfin, tu sais, on ne peut pas se montrer trop exigeant.

Il était six heures, on ne dinait pas ; comme on m'avait promis de faire continuer les petits à table, je me suis excusé, j'ai donné ma parole d'honneur que ma femme revenait de Lyon à sept heures ; que je l'avais oublié et je suis parti.

Je ne retournerai jamais chez les Criquet.

Les appointements des députés

Nos députés et sénateurs touchent en France 25 francs par jour. Ils sont mieux payés que dans les autres pays.

En Belgique, chaque membre de la Chambre des représentants reçoit 420 francs par mois.

En Danemarck, les membres de Landsting reçoivent 18 fr. 75 par jour.

En Portugal, les pairs et les députés reçoivent 1,675 francs par an.

En Suède, les membres de la Diète touchent 1,672 francs par une session de quatre mois ; mais ils ont à payer une amende de 13 fr. 75 c. par jour en cas d'absence : excellente idée !

En Suisse, les membres du Conseil national ont 12 fr. 50 c. par jour, payés par le Trésor fédéral ; les membres des conseils d'Etat reçoivent de 7 fr. 50 à 12 fr. 50 c. par jour.

Aux Etats-Unis, les représentants des Etats et les délégués touchent 5,200 francs par an, plus une indemnité de 1 franc par mille pour frais de déplacement.

En Norvège, les membres du Storting perçoivent une indemnité de 16 fr. 65 c. par jour pendant la session parlementaire, qui dure d'habitude six semaines.

En Italie, les sénateurs et les députés ne sont pas payés, mais ils ont droit à des permis de circulation sur tous les chemins de fer du royaume et à d'autres avantages et privilèges.

En Espagne, les membres des Cortès ne sont pas payés non plus, mais ont certaines immunités.

En Grèce, les sénateurs reçoivent 500 francs par mois, et les membres de la Chambre des représentants 250 francs.

Dans toutes les législatures locales allemandes, les représentants reçoivent en moyenne 11 fr. 25 par jour.

En Autriche, la rémunération parlementaire est comme en France, de 25 francs par jour.

Seuls, les membres du Parlement de la Grande-Bretagne ne reçoivent aucune indemnité et n'ont droit à aucun privilège.

COUPS D'ARCHET

M. X... d'Ottawa, qui a fait il y a quelques années une longue étape aux Etats-Unis, nous est revenu avec le langage fleuri de nos compatriotes de par là-bas. Il disait dernièrement à un de ses amis :

" Je me suis fait faire un *coat* et c'maudait tailleur me l'a *spoilé*. Il me tire sur la hip. "

On connaît l'aphorisme diplomatique. " Il ne dit rien et il ment toujours. " En voici un autre tout neuf : " Il est si menteur qu'on ne peut pas même croire le contraire de ce qu'il dit. "

—Docteur je ne me sens pas bien ce matin.
—Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?
—Il y a que chaque fois que je me frotte le nez ça me fait mal.
—Mais vous n'êtes pas obligé de vous frotter le nez.
—Mais je ne puis dire si le nez me fait mal à moins que je me le frotte.

WILFRID'S PARLOUR

Le restaurant le plus chic de Montréal et service des plus chouettes. Cet établissement se recommande au public pour sa spécialité d'huitres en écaille. Les huitres servies aux clients ont été choisies à la main et elles arrivent dans un état de fraîcheur des plus parfaits. Soupe aux huitres préparées en trois minutes.

Wilfrid Théoret,
Propriétaire.

No. 94 rue St-Laurent.

On dit qu'il n'y a rien de bon comme de prendre un poil du chien qui nous a mordu. Mais supposons que vous avez été mordu par un de ces affreux chiens chinois qui n'ont pas de poil ?

Le patient.—Je suppose, docteur, que vous écrivez toujours vos prescriptions en latin afin que vos malades ne sachent pas ce qu'ils prennent ?

Le médecin.—C'est possible.

Le patient.—Et vous faites vos comptes en français afin qu'ils sachent ce qu'ils paient.

Le médecin.—Exactement.

—Comment trouvez-vous ce vin-là ?
—Excellent.
—N'est-ce pas ? Il fallait voir la pièce qui a précédé celle-ci... Ah ! tenez, voilà le plus grand chagrin de ma vie.
—Vraiment.
—Ne m'en parlez pas ! rien que d'y penser...
—A ce point-là !
—J'en ai les larmes aux yeux. Quoi ! c'était du nectar ! Je ne m'en consolerais jamais.

—Mais encore...
—Imaginez du velours, et puis du velours, et puis du velours encore, avec un parfum, un bouquet, une couleur ! On riait rien qu'à le regarder ! et dire que tout cela en un rien de temps, monsieur... c'est affreux.
—C'est affreux ! mais ne pourriez-vous m'expliquer ?...
—Je n'ai eu qu'un chagrin dans ma vie, c'est celui-là.
—Je vous crois, pourtant je serais bien aise de savoir ce qui est arrivé à cet excellent vin.
—Ce qui lui est arrivé ?
—Oui.
—A cet excellent vin.
—Oui.
—Eh parbleu ! je l'ai bu !

L'enseigne d'un *Tonneau Rouge* au No. 88 de la rue St-Laurent, sert à indiquer au public l'endroit où le connaisseur en vins fins et en liqueurs les plus pures trouvera toujours satisfaction. Ce restaurant acquiert sa popularité par l'excellence de ses boissons et de ses cigares. Le client y est toujours accueilli avec urbanité par des commis d'expérience dans la préparation des *mixed drinks*.

Jos. GAUTHIER & CIE,
Propriétaire.

Les reporters d'Ottawa sont sur les dents. La capitale peut rendre des points à Landerman pour la rareté des nouvelles. A preuve lisez la note locale suivante qui a paru dans le *Free Press* de vendredi dernier :

" Un hôtelier de la rue Nicholas est dans la douleur aujourd'hui. Il avait payé un journalier pour boucher le soupirail de sa cave avec du fumier samedi dernier. Ce fumier était tellement nauséabond qu'il a été obligé, ce matin, d'engager un autre individu pour l'enlever et le remplacer par du fumier neuf. "

Quand nous manquerons de nouvelles intéressantes à Montréal nous irons en chercher à Ottawa.



LE FRANÇAIS ET LE PRUSSIEN

Depuis quinze ans ils effilent leurs épées pour la guerre. Elles sont en train d'être usées jusqu'à la garde.

Le ministre des finances de la Grèce s'attend à avoir l'année prochaine un surplus de \$200,000, mais le chef de l'opposition lui prédit un déficit de \$3,000,000. Nous n'avons pas besoin d'aller jusqu'en Grèce pour trouver des divergences d'opinion de cette force-là. Cœlum non animam mutant qui trans mare currunt, comme l'a dit Horace.

On change de ciel mais non pas d'idées lorsque l'on voyage par delà les mers.

Dans une auberge de la rue Ontario deux ouvriers viennent de vider le dernier verre de l'amitié.

Il s'agit de payer. Une discussion s'engage.

—C'est moi qui t'invite, c'est moi qui ré-gale.

—Tu as payé la dernière fois, c'est à mon tour.

—Je te dis que c'est ma traite.

—Et je te dis que je veux payer.

Enfin, de guerre lasse, l'un des deux cède.

—Puisque c'est comme ça, je ne chicane plus ; paie.

—Tu veux bien que je paie ?

—Oui.

—Je n'ai pas le sou.

—Moi non plus.

—Monsieur le rédacteur, j'ai su que depuis quelques temps vous publiez les portraits et les biographies des plus vieux citoyens de la ville, les héros de 1812 et de 1837.

—Oui, monsieur, c'est ce que nous faisons depuis quelques semaines, mais les matériaux commencent à s'épuiser. Nous avons passé en revue tous les citoyens de la ville.

—J'aimerais à vous voir publier quelque chose à propos de mon père.

—Quel âge a-t-il ?

—Il a quatre-vingt-cinq ans.

—Je suppose qu'il est aussi actif et aussi fort qu'il l'était il y a quarante ans.

—Non, monsieur, il ne l'est plus. Il est aussi faible qu'un enfant.

—Mais, mon cher monsieur, vous ne badinez pas. Est-ce possible qu'il ne peut pas fendre sa corde de bois dans une demi-journée. Il ne marche pas ses six milles avant de déjeuner ?

—Certainement non. Il ne quitte plus son fauteuil.

—Est-ce que sa vue n'est pas aussi bonne qu'il l'avait à vingt ans ?

—Il est presque complètement aveugle.

—Mais il doit jouir de la plénitude de ses facultés mentales.

—Pardonnez, monsieur, il est tombé en enfance et il radote continuellement.

—Mon cher monsieur, envoyez-moi sa photographie au plus tôt, afin que nous la fassions graver sur bois pour la publier dans le journal. Il faut que j'écrive immédiatement sa biographie. Il mérite certainement cet honneur. Dire qu'il n'est plus capable de fendre sa corde de bois et qu'il ne marche pas ses six milles avant de déjeuner.

Mais, ça tient du prodige.

Un mot d'enfant :

—Et comment est-il le fiancé de ta grande sœur ? demande-t-on au petit Georges. Est-il jeune ?

—Oh ! je crois bien ! il n'a pas encore de cheveux.

VARIETES

Ce que Calino appelle des accidents de chasse :

—Vous savez, disait-il l'autre jour à un de nos confrères, que notre ami Gontran s'est blessé au pied, à la chasse ?

—Je devine. Son fusil.

—Non, des bottes trop étroites.

A la correctionnelle :

Le Président.—Vous avez été arrêté au moment où vous décrochiez une superbe fourrure à l'étalage d'un magasin. Pareil fait s'est déjà produit plusieurs fois, et vous reconnaissez être l'auteur de ces vols.

—Que voulez-vous, mon président ; je suis malade depuis quelques jours, et mon médecin m'a recommandé de prendre tous les matins quelque chose de chaud.

Dans un café-restaurant des boulevards du centre :

—Dites donc, garçon, est-ce que M. Gustave est venu me demander ?

Le garçon après réflexion :

—Je vais vous dire, je connais M. Gustave de vue, mais je ne le connais pas de nom !

Aphorismes du débiteur :

" Soyez toujours bien mis et ne donnez jamais d'acompte.

" Un créancier qu'on oublie n'est qu'un créancier. Celui qu'on arrose est un tigre.

" Une chaussure irréprochable et des gants frais sont au crédit ce que le laminoir est au fer. Ils l'étendent.

Une pauvre ouvrière venait de perdre son mari ; vainement les voisins essayaient de la consoler.

—Un si brave homme, gémissait-elle, si solide à l'ouvrage ! Lorsqu'il me flanquait une tripotée, j'en avais pour trois jours à rester au lit !

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

X... est follement épris d'une jeune fille qui ne partage pas ses sentiments.

Un de ses amis disait à l'infortuné soupirant :

—Pourquoi ne vous mariez-vous pas, vous qui adorez les enfants ?

—Que voulez-vous ? répondit-il en gémissant, c'est leur mère qui ne veut pas de moi !

Une phrase cueillie dans un discours de rentrée des tribunaux.

C'est le procureur général qui parle :

—Un homme, que j'eus l'honneur de faire condamner à mort...

Authentique :

Une pauvre femme, qui est à l'hôpital depuis plusieurs mois, appelle un interne qui passe près d'elle :

—Monsieur, je ne puis plus rester en compagnie de ma voisine de droite.

—Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

—C'est une gourmande ! Elle avale toutes mes pilules et boit ma tisane !

Un marchand en gros de la rue St. Paul disait hier à un de ses amis :

Lorsqu'un client hésite à me donner une commande, j'ai un moyen assuré de le décider à acheter.

Je l'invite à prendre un verre de vin ou de bière au restaurant Commercial de Louis Bergevin, No. 127 rue McGill, coin de la rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les cigares sont de la première qualité et plaisent infailliblement aux connaisseurs.

Darwin conversait un jour avec un ami sur les singes, desquels, comme on le sait il fait descendre le genre humain. Après tout " lui répliqua l'ami " cette origine n'est pas si méprisante, car tous les singes ont pu leur éducation dans les hautes branches.

Nos mendiants.

Une femme misérablement vêtue tend la main à un monsieur :

—Ayez pitié de moi, monsieur, je vous en supplie, j'ai quinze enfants sur les bras. Quinze ? Mais alors, l'aîné peut déjà gagner sa vie !

—Oh ! monsieur, il n'a que six ans, le pauvre chéri !

Anna et Sophie se sont rencontrées hier dans le salon de madame Bisquanquin et ont parlé de leur amie Marie-Louise.

Anna.—Le mariage que l'on croyait cassé est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle pue bon.

Sophie.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il lui reprochait était impardonnable.

Anna.—Tout va bien maintenant. Elle achète les parfums les plus délicats, le White Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se vendent à bien bon marché.

On trouvera toujours à la pharmacie McGale les parfums suivants : Kuli-Kuli Violette, Martha Washington, Spanish Jasmína, Florida Breeze, Stephanatis, et le musc donc. Après ça tirons l'échelle.

Un buveur endurci, après l'absorption de son sixième verre d'absinthe, se lève et dit à un ami :

—Non, mon cher, non. Je ne puis pas continuer. A partir d'aujourd'hui, je ne re-mets plus les pieds au café.

—Alors, où te trouverai-je demain ?

Le buveur d'absinthe réfléchit un instant, puis :

—Eh bien, tu me retrouveras, ici !

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,
IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,
IMPRESSIONS DE COMMERCE
ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE
D'EXÉCUTER LES COMMANDES LES PLUS
CONSIDÉRABLES SOUS LE PLUS
BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,
GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

TARTARIN de TARASCON

TROISIÈME ÉPISODE

CHEZ LES LIONS

I

Les diligences déportées.

C'était une vieille diligence d'autrefois, capitonnée à l'ancienne mode de drap gros bleu tout fané, avec ses énormes pompons de laine rêche qui, après quelques heures de route, finissent par vous faire des moxas dans le dos... Tartarin de Tarascon avait un coin de la rotonde; il s'y installa de son mieux, et en attendant de respirer les émanations musquées des grands félins d'Afrique, le héros dut se contenter de cette bonne vieille odeur de diligence, bizarrement composée de mille odeurs, hommes, chevaux, femmes et cuir, victuailles, et paille moisie.

Il y avait de tout un peu dans cette rotonde. Un trappiste, des marchands juifs, deux cocottes qui rejoignaient leur corps—le 3e hussards,—un photographe d'Orléansville... Mais, si charmante et variée que fût la compagnie, le Tarasconnais n'était pas en train de causer et resta là tout pensif, le bras passé dans la brassière, avec ses carabines entre ses genoux... Son départ précipité, les yeux noirs de Baïa, la terrible chasse qu'il allait entreprendre, tout cela lui troublait la cervelle, sans compter qu'avec son bon air patriarcal, cette diligence européenne, retrouvée en pleine Afrique, lui rappelait vaguement le Tarascon de sa jeunesse, des courses dans la banlieue, de petits dîners au bord du Rhône, une foule de souvenirs...

Peu à peu la nuit tomba. Le conducteur alluma ses lanternes... La diligence roulée sautait en criant sur ses vieux ressorts; les chevaux trottaient, les grelots tintaient... De temps en temps là-haut, sous la bâche de l'impériale, un terrible bruit de ferraille... C'était le matériel de guerre. Tartarin de Tarascon, aux trois quarts assoupi, resta un moment à regarder les voyageurs comiquement secoués par les cahots, et dansant devant lui comme des ombres falottes, puis ses yeux s'obscurcirent, sa pensée se voila, et il n'entendit plus que très vaguement geindre l'essieu des roues, et les flancs de la diligence qui se plaignaient...

Subitement, une voix, une voix de vieille fée, enrrouée, cassée, fêlée, appela le Tarasconnais par son nom: "Monsieur Tartarin! monsieur Tartarin!"

—Qui m'appelle?

—C'est moi, monsieur Tartarin; vous ne me reconnaissez pas?... Je suis la vieille diligence qui faisait—il y a vingt ans—le service de Tarascon à Nîmes... Que de fois je vous ai portés, vous et vos amis, quand vous alliez chasser les casquettes du côté de Jonquières ou de Bellegarde!... Je ne vous ai pas remis d'abord, à cause de votre bonnet de Teur et du corps que vous avez pris; mais sitôt que vous vous êtes mis à ronfler, coquin de bon sort! je vous ai reconnu tout de suite.

—C'est bon! c'est bon!" fit le Tarasconnais un peu vexé.

Puis, se radoucissant:

—Mais enfin, ma pauvre vieille, qu'est ce que vous êtes venue faire ici?

—Ah! mon bon monsieur Tartarin, je n'y suis pas venue de mon plein gré, je vous assure... Une fois que le chemin de fer de Beaucaire a été fini, ils ne m'ont plus trouvée bonne à rien et ils m'ont envoyée en Afrique... Et je ne suis pas la seule! presque toutes les diligences de France ont été déportées comme moi. On nous trouvait

trop actionnaires, et maintenant nous voilà toutes ici à mener une vie de galère... C'est ce qu'en France vous appelez les chemins de fer algériens."

Ici la vieille diligence poussa un long soupir; puis elle reprit:

"Ah! monsieur Tartarin, que je le regrette, mon beau Tarascon! C'était alors le bon temps pour moi, le temps de la jeunesse! il fallait me voir partir le matin, lavée à grande eau et toute luisante avec mes roues vernissées à neuf, mes lanternes qui semblaient deux soleils et ma bâche toujours frottée d'huile! C'est ça qui était beau quand le postillon faisait claquer son fouet sur l'air de: *Lagadigadeou, la Tarasque! la Tarasque!* et que le conducteur, son piston en bandoulière, sa casquette brodée sur l'oreille, jetant d'un tour de bras son petit chien, toujours furieux, sur la bâche de l'impériale, s'élançait lui-même là-haut, en criant: "Allume! allume!" Alors mes quatre chevaux s'ébranlaient au bruit des grelots, des aboiements, des fanfares, les fenêtres s'ouvraient, et tout Tarascon regardait avec orgueil la diligence détalier sur la grande route royale.

Quelle belle route, monsieur Tartarin, large, bien entretenue, avec ses bornes kilométriques, ses petits tas de pierres régulièrement espacés, et de droite et de gauche ses jolies plaines d'oliviers et de vignes... Puis, des auberges tous les dix pas, des relais toutes les cinq minutes... Et mes voyageurs, quelles braves gens! des maires et des curés qui allaient à Nîmes voir leur préfet ou leur évêque, de bons taffetassiers qui revenaient du *Mazel* bien honnêtement, des collégiens en vacances, des paysans en blouse brodée tout frais rasés du matin, et là-haut, sur l'impériale, vous tous, messieurs les chasseurs de casquettes, qui étiez toujours de si bonne humeur, et qui chantiez si bien chacun, *la vôtre*, le soir, aux étoiles, en revenant!...

Maintenant c'est une autre histoire...

Dieu sait les gens que je charrie! un tas de mécréants venus je ne sais d'où, qui me remplissent de vermine, des nègres, des Bédouins, des soudards, des aventuriers de tous les pays, des colons en guenilles qui m'empestent de leurs pipes, et tout cela parlant un langage auquel Dieu le père ne comprendrait rien... Et puis vous voyez comme on me traite! Jamais broyée, jamais lavée. On me plaint le cambouis de mes essieux... Au lieu de mes gros bons chevaux tranquilles d'autrefois, de petits chevaux arabes qui ont le diable au corps, se battent, se mordent, dansent en courant comme des chèvres, et me brisent mes brancards, à coups de pieds... Aie!... aie!... tenez!... Voilà que cela commence... Et les routes! Par ici, c'est encore supportable, parce que nous sommes près du gouvernement; mais là-bas, plus rien, pas de chemin du tout. On va comme on peut, à travers monts et plaines, dans les palmiers nains, dans les lentilles... Pas un seul relais fixe. On arrête au caprice du conducteur, tantôt dans une ferme, tantôt dans une autre.

Quelquefois ce polisson-là me fait faire un détour de deux lieues pour aller chez un ami boire l'absinthe ou le *champôreau*... Après quoi, fouette, postillon! il faut rattraper le temps perdu. Le soleil cuit, la poussière brûle. Fouette toujours! On accroche, on verse! Fouette plus fort! On passe des rivières à la nage, on s'enrhume, on se mouille, on se noie... Fouette! fouette! fouette!... Puis le soir, toute ruisselante, c'est cela qui est bon à mon âge, avec mes rhumatismes!... il me faut coucher à la belle étoile, dans une cour de caravansérail ouverte à tous les vents. La nuit, des chacals, des hyènes viennent flairer mes caissons, et les maraudeurs qui craignent la rosée se mettent au chaud dans mes compartiments... Voilà la vie que je mène, mon pauvre monsieur Tartarin, et je la mènerai jusqu'au jour, où, brûlée par le soleil,

pourrie par les nuits humides, je tomberai—ne pouvant plus faire autrement—sur un coin de méchante route, où les Arabes feront bouillir leur kousskouss avec les débris de ma vieille carcasse...

—Blidah! Blidah!" fit le conducteur en ouvrant la portière.

II

Où l'on voit passer un petit monsieur.

Vaguement, à travers les vitres dépolies par la buée, Tartarin de Tarascon entrevit une place de jolie sous-préfecture, place régulière, entourée d'arcades et plantée d'orangers, au milieu de laquelle de petits soldats de plomb faisaient l'exercice dans la claire brume rose du matin. Les cafés étaient leurs volets. Dans un coin, une halle avec des légumes... C'était charmant, mais cela ne sentait pas encore le lion.

"Au sud!... Plus au sud!" murmura le bon Tartarin en se renfonçant dans son coin.

A ce moment la portière s'ouvrit. Une bouffée d'air frais entra, apportant sur ses ailes, dans le parfum des orangers fleuris, un tout petit monsieur en redingote noisette, vieux, sec, ridé, compassé, une figure grosse comme mon poing, une cravate en soie noire haute de cinq doigts, une serviette en cuir, un parapluie: le parfait notaire de village.

En apercevant le matériel de guerre du Tarasconnais, le petit monsieur, qui s'était assis en face, parut excessivement surpris et se mit à regarder Tartarin avec une insistance gênante. On détela, on attela, la diligence partit... Le petit monsieur regardait toujours Tartarin... A la fin le Tarasconnais prit la mouche.

"Ça vous étonne?" fit-il en regardant à son tour le petit monsieur bien en face.

"Non! Ça me gêne," répondit l'autre fort tranquillement; et le fait est qu'avec sa tente-abri, son revolver, ses deux fusils dans leur gaine, son couteau de chasse,—sans parler de sa corpulence naturelle, Tartarin de Tarascon tenait beaucoup de place...

La réponse du petit monsieur le fâcha:

"Vous imaginez-vous par hasard que je vais aller au lion avec votre parapluie?" dit le grand homme fièrement.

Le petit monsieur regarda son parapluie, sourit doucement; puis, toujours avec son même flegme:

"Alors, monsieur, vous êtes?... —Tartarin de Tarascon, tueur de lions!"

En prononçant ces mots l'intrépide Tarasconnais secoua comme une crière le gland de sa *chechia*...

Il y eut dans la diligence un mouvement de stupeur.

Le trappiste se signa, les cocottes poussèrent des petits cris d'effroi, et le photographe d'Orléansville se rapprocha du tueur de lions, rêvant déjà l'insigne honneur de faire sa photographie.

Le petit monsieur, lui, ne se déconcerta pas.

"Est-ce que vous avez déjà tué beaucoup de lions, monsieur Tartarin?" demanda-t-il très tranquillement.

Le Tarasconnais le reçut de la belle manière:

"Si j'en ai beaucoup tué, monsieur!... Je vous souhaiterais d'avoir seulement autant de cheveux sur la tête."

Et toute la diligence de rire en regardant les trois cheveux jaunes de Cadet-Roussel qui se hérissaient sur le crâne du petit monsieur.

A son tour le photographe d'Orléansville prit la parole:

"Terrible profession que la vôtre, monsieur Tartarin!... On passe quelquefois de mauvais moments... Ainsi ce pauvre M. Bombonnel... —Ah! oui, le tueur de panthères..."

fit Tartarin assez dédaigneusement.

"Est-ce que vous le connaissez?" demanda le petit monsieur.

"Té! pardi... Si je le connais... Nous avons chassé plus de vingt fois ensemble."

Le petit monsieur sourit: "Vous chassez donc la panthère aussi, monsieur Tartarin?"

—Quelquefois, par passe-temps... fit l'enragé Tarasconnais.

Il ajouta, en relevant la tête d'un geste héroïque qui enflamma le cœur des deux cocottes:

"Ca ne vaut pas le lion!"

—En somme," hasarda le photographe d'Orléansville, "une panthère, ce n'est qu'un gros chat..."

—Tout juste!" fit Tartarin qui n'était pas fâché de rabaisser un peu la gloire de Bombonnel, surtout devant des dames.

Ici la diligence s'arrêta, le conducteur vint ouvrir la portière et s'adressant au petit vieu:

"Vous voilà arrivé, monsieur," lui dit-il d'un air très respectueux.

Le petit monsieur se leva, descendit, puis avant de refermer la portière:

"Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, monsieur Tartarin?"

—Lequel, monsieur?

—Ma foi! écoutez, vous avez l'air d'un brave homme, j'aime mieux vous dire ce qu'il en est... Retournez vite à Tarascon, monsieur Tartarin... Vous perdez votre temps ici... Il reste bien encore quelques panthères dans la province; mais, fi donc! c'est un tout petit gibier pour vous... Quant aux lions, c'est fini. Il n'en reste plus en Algérie... mon ami Chassaing vient de tuer le dernier."

Sur quoi le petit monsieur salua, ferma la portière, et s'en alla en riant avec sa serviette et son parapluie.

"Conducteur," demanda Tartarin en faisant sa moue, "qu'est-ce que c'est donc que ce bonhomme-là?"

—Comment! vous ne le connaissez pas? mais c'est monsieur Bombonnel."

(A continuer.)

Un euphémisme normand: "Mon Dieu! ce n'est pas que mon oncle Pierre soit positivement avare, seulement il est paresseux à donner!"

LOTÉRIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le

Mercredi, 21 Décembre '87

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00
Deuxième Série - - - 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE,
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THERÈSE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel

MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec promptitude, et à prix très modérés.